

Perpignan sous le Voile

Une chronique Château Falkenstein en Roussillon, 1870-1871

Perpignan a une couronne perdue, une frontière espagnole à trois heures de cheval, un tribunal maritime gothique planté sur la place principale et une manufacture de papier à cigarette qui carbure à la vapeur depuis dix ans. Une ville frontière avec cinq siècles de mémoire dynastique et une industrie déjà lancée, entre un Second Empire allié à la Bavière et un empire espagnol qui ne sait plus qui règne sur ses vestiges : difficile de trouver meilleur terrain pour une chronique de bord de Voile.

Perpignan dans le Grand Jeu

Capitale continentale du royaume de Majorque de 1276 à 1344, sous **Jacques le Conquérant**, Perpignan a connu là son âge d'or : la cathédrale Saint-Jean-Baptiste et le palais des rois de Majorque datent de cette période.

Réintégrée à la couronne d'Aragon en 1344, place forte frontière fortifiée par **Philippe II** puis par Vauban, elle passe à la France par le traité des Pyrénées en 1659. Ville française, mais catalane de langue et de mémoire, ancienne capitale d'un royaume qui n'existe plus.

En Nouvelle-Europe, la France du Second Empire est alliée à la Bavière, l'Espagne est un empire décadent qui ne sait plus qui règne sur ses vestiges. Perpignan est un poste-frontière au sens plein du terme : espionnage, contrebande, agents doubles catalans tiraillés entre Paris

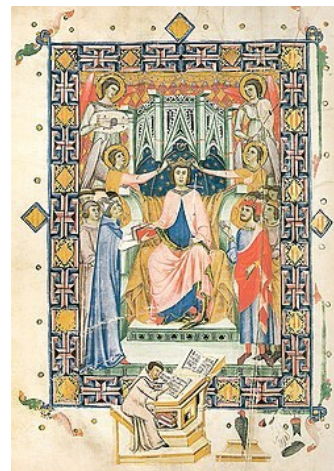
et Madrid, prétendants oubliés qui rêvent de faire revivre une couronne endormie depuis cinq siècles. Une Irlande méditerranéenne, intégrée mais jamais tout à fait pacifiée.

Isabelle II a été chassée en septembre 1868 par un soulèvement révolutionnaire (La *Gloriosa*), et vit en exil à Paris sans avoir encore abdiqué. Le général Serrano assure la régence, **Juan Prim** dirige le gouvernement, une constitution libérale et monarchique a été promulguée en 1869, et personne ne trouve de roi : le jeune **Alphonse**, fils d'Isabelle, est écarté comme trop influençable, **Ferdinand II** de Portugal refuse la couronne, **Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen** l'accepte puis se retire sous la pression française avant que la crise ne s'envenime trop, et le choix finit par se porter sur **Amédée de Savoie**, dont le règne ne commencera qu'en janvier 1871.

Pendant plus de deux ans, l'Espagne n'a tout simplement pas de roi, ce qui, pour des agents en poste à Perpignan, revient à surveiller une maison sans porte d'entrée. Ajoutez une guerre carliste qui couve dans le Nord, une insurrection cubaine qui dure depuis 1868 et draine hommes et argent sans qu'on en voie la fin, et l'« empire décadent qui lutte pour savoir qui règne sur ses vestiges » cesse d'être une formule pour devenir un état des lieux.

Le Portugal voisin n'a rien de tout cela. **Louis I^{er}** règne depuis 1861, populaire, fêru d'océanographie, et refuse publiquement la couronne espagnole quand on la lui propose en 1869 : « *Je suis né portugais, je veux mourir portugais.* »

Le mouvement ibériste, qui rêve d'unir Espagne, Portugal et Andorre sous une seule couronne, a donc dans ce refus son meilleur argument et son plus solide obstacle à la fois. Un roi stable, aimé, mais qui ne veut pas de l'Espagne, laisse le champ libre à tous ceux qui, eux, en veulent.



L'autre côté de la frontière



Les *minairons* ont leurs cousins de l'autre côté des Pyrénées, sous d'autres noms. En Castille, on les appelle *duendes* ou *trascos*, plus farceurs que serviables. Au Portugal et en Galice, les esprits des sources et des dolmens sont des *mouras encantadas*, gardiennes de

trésors enfouis : une parente plus qu'une jumelle des *gojes* de Mirmanda, la première étant solitaire quand les secondes vivent en cité, mais la même famille des eaux malgré tout, preuve que la cité invisible des Aspres n'a jamais été seule de son espèce, même si elle s'en défend.



Plus loin encore, au Pays basque, les *mairuak* bâtissent des dolmens à mains nues et se tiennent, dit-on, plus du côté des Nains que de celui des *Faës* ordinaires.

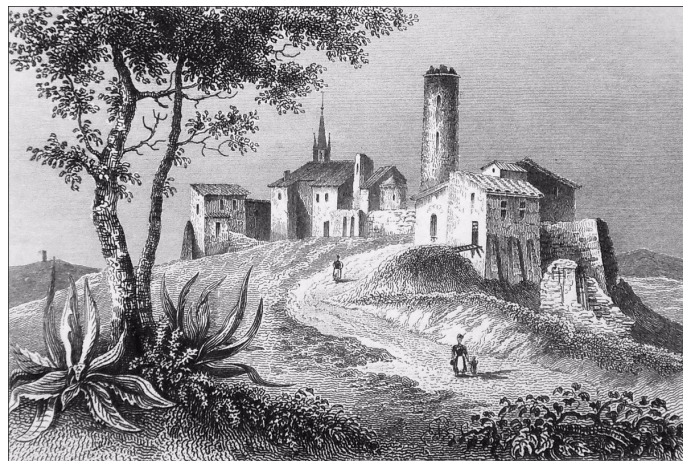
Rome n'a jamais complètement renoncé à l'Espagne, mais l'Inquisition n'y a jamais été ce que le commun des mortels en retient. Ce tribunal zélé n'est, pour qui sait, que les convulsions d'une Église rendue folle en 1521 par un sort jeté par les derniers chamanes aztèques, en représailles d'un sortilège d'extermination lancé par des prêtres templiers venus avec Cortez. L'institution a beau avoir été officiellement abolie en 1834, le Roussillon catholique en a gardé une méfiance ancienne envers tout ce qui ressemble de près à de la sorcellerie, sans jamais soupçonner d'où venait vraiment le mal.

À la frontière elle-même, la France et l'Espagne se disputent, à voix basse, le tracé d'une ligne de chemin de fer transpyrénéenne. Chaque camp accuse l'autre de retarder les travaux pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la topographie, ce qui, dans les deux cas, est à la fois un mensonge et la stricte vérité.

Ruscino, le donjon avant le donjon

Avant Perpignan, il y avait Ruscino, *oppidum* ibère puis colonie romaine, chef-lieu de la *civitas des Sordes*, doté d'un forum monumental sous Auguste. La ville décline à la fin du I^{er} siècle après J.-C. au profit d'Elne et de Narbonne, peut-être précipitée par un séisme survenu au début du II^e siècle. Les vestiges, qui s'étendent du premier âge du fer au haut Moyen Âge, sont fouillés depuis le XIX^e siècle.

Un temple d'origine inconnue, une forteresse frontière,



un abandon brutal : c'est très exactement la généalogie du mont Falkenberg avant que le château n'y soit bâti. Ruscino est le pendant roussillonnais du mont Falkenberg, un site où la thaumaturgie la plus ancienne de Nouvelle-Europe dort encore sous le forum excavé. Le séisme du II^e siècle est la fermeture précipitée d'un passage vers le Voile.

Les chroniqueurs arabes eux-mêmes en gardent la trace, sans le savoir tout à fait. **Ibn Hayyân**, **al-Zuhrî**, **Ibn al-Athîr**, **Ibn Idhârî**, **al-Himyarî** et **Ibn Khaldûn** racontent tous la même histoire : en franchissant les Pyrénées vers 719, les armées de l'**émir al-Samh** trouvent, dans une vaste plaine couverte de vestiges antiques, une inscription qui leur ordonne de rebrousser chemin. Ils ne rebroussent pas. Ils installent à Ruscino même un camp de rassemblement et de partage du butin de Narbonne, y laissent des sceaux de plomb par centaines et des monnaies frappées pour payer leurs soldats, avant d'abandonner les lieux entre 759 et 785 sans qu'aucune chronique ne dise vraiment pourquoi. Un siècle plus tard, des réfugiés hispaniques, chassés d'Espagne par ces mêmes armées arabo-berbères, viennent défricher les terres désertées du plateau sous des chartes carolingiennes qui nomment le lieu *Rosciliona*. C'est de ce nom que vient celui du Roussillon tout entier, ce qui veut dire que la province qui porte aujourd'hui les personnages de cette chronique tient son nom d'un site que même une armée de conquête a préféré, au bout du compte, ne pas trop réveiller.

Ce n'est pas la seule chose qui dort dans les environs. Ce qui sort de l'Agly dans la nuit du 2 février 1290 n'a pas de nom qui lui convienne vraiment. Six à sept mètres de long, couvert d'écailles qu'aucune flèche ne perce sauf dans la gueule ouverte, les yeux qui lancent des flammes rouges : la population de Rivesaltes appelle la chose **Babau**, faute de mieux, d'après le mot que balbutie un veilleur terrifié la première nuit. Elle dévore six enfants avant que **Galdric de Trencavent**, seigneur de Fraisse et de Périllos, ne lui plante une flèche dans la gueule.

On retrouve quelque chose, échoué près d'Ortolanes. Trois côtes sont prélevées ce jour-là, l'une déposée à l'église Sainte-Marie de Rivesaltes, l'autre à la chapelle Saint-André, la troisième offerte à Galdric lui-même.

Celle qu'on montre encore à l'église Sainte-Marie en 1870 est une côte de baleine, ce qui devrait suffire à faire douter n'importe qui de ce qu'on a vraiment trouvé ce jour-là.

Un siècle plus tard, presque jour pour jour, le même trou du four laisse encore passer quelque chose. En 1390, l'explication officielle parle de routiers, les restes des grandes compagnies laissées sans chef depuis la capture de Du Guesclin en 1367, qui pillent Rivesaltes par la même brèche et massacrent des enfants.

Le gouverneur des comtés de Roussillon et de Cerdagne, **Gélabert de Erailles**, désigne le seigneur de Fraisse-des-Corbières comme responsable, fait brûler son château et le fait pendre au *rastillo* de la ville. Le château de Fraissé change bel et bien de mains cette année-là, envahi par les Aragonais selon les registres, brûlé sur ordre du gouverneur selon la légende locale : les deux versions s'accordent au moins sur la date. C'est une explication propre, juridiquement close, qui n'oblige personne à admettre qu'un trou dans un mur a de nouveau avalé des enfants exactement un siècle après la première fois. Une pendaison rassure davantage qu'un monstre qu'on croyait mort.

Le vrai **Babau**, lui, n'est probablement jamais mort en 1290, et personne ne peut jurer qu'il l'était encore en 1390. En 1870, cinq siècles ont passé sans qu'on admette officiellement rien de tout ça deux fois de suite. Ce qui reste, c'est une côte de baleine sous verre à Rivesaltes, un gouverneur consciencieux qui a préféré pendre un homme plutôt que chercher plus loin, et des galeries à Ruscino, à quelques kilomètres de là, que des archéologues excavent depuis un siècle sans savoir ce qu'ils pourraient y trouver de très affamé.

Mirmanda, la cité que Falkenstein ignore



Dans le massif des Aspres, sur la rive droite du Canterrane (le *Cantarana* des Catalans), sur le territoire de Terrats, à moins de vingt kilomètres de Perpignan, se dresse une cité que personne ne voit. **Mirmanda** est peuplée de *gojes*, ainsi que Verdaguer lui-même les nomme, et non d'*encantades*, des fées qui n'ont jamais répondu à l'appel du **Second Pacte** et ne reconnaissent ni la *cour seelie* ni la *cour unseelie*.

La tradition raconte qu'une remontée brutale de la mer a détruit la cité dans un passé sans date précise, et que c'est depuis ce désastre qu'elle échappe aux regards. Verdaguer, dans son épopée *Canigó*, la dit bâtie par des géants, entre le sec et la tourbière, et plus ancienne que Barcelone elle-même : quand Barcelone était un pré, Mirmande était déjà une cité.



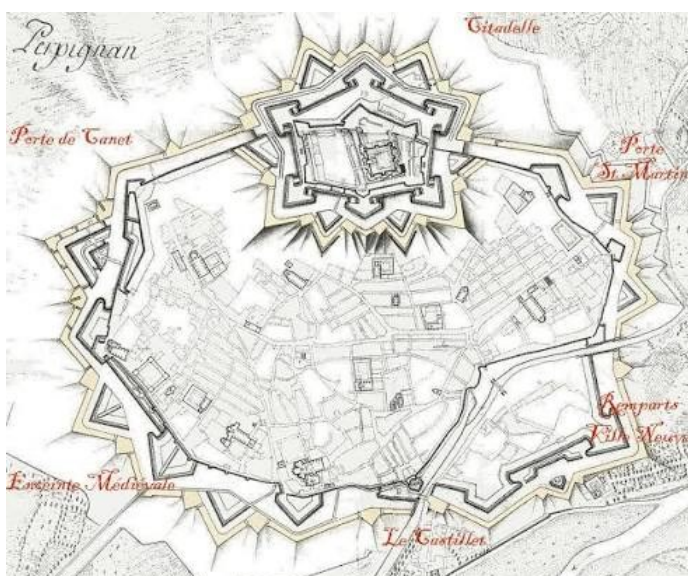
En amont des gorges du Cantarana, juste en face de l'endroit où se situe Mirmanda, des falaises d'argile rouge qu'on appelle les cheminées des fées surplombent un champ de tombes découvert en 1833 : des sépultures de schiste orientées à l'est, des alignements de pierres granitiques, une hache de bronze, des monnaies ibères, et une médaille d'or de l'empereur Justinien qu'on n'a jamais très bien su expliquer.

De quoi donner à n'importe quel archéologue amateur une raison de creuser plus loin qu'il ne le devrait.

Les *gojes* de Mirmanda ne sont pas seules de leur espèce. Le Canigou tout proche héberge d'autres *dones d'aigua*, **Flordeneu** la première, qui séduisit jadis un chevalier au point de lui faire oublier son devoir et causer la défaite des chrétiens contre les Sarrasins : toutes les dames de la montagne ne partagent pas le tempérament tranquille de celle qui la garde aujourd'hui.

Les *gojes* de Mirmanda, elles, ne cherchent pas le pouvoir sur le monde des humains, elles cherchent surtout qu'on les laisse tranquilles, ce qui ne les empêche pas de recevoir, avec une courtoisie glaciale, les émissaires des grandes puissances thaumaturgiques venus solliciter leur neutralité ou leur silence. Une cité invisible qui refuse de choisir un camp entre Aubéron et ses ennemis, à moins d'une journée de cheval de Perpignan, est une ressource diplomatique que personne n'a encore pensé à exploiter.

Le palais des rois de Majorque, la cour qui ne s'est jamais éteinte



Bâti durant l'âge d'or majorquin, le palais est en 1870 l'un des rares vestiges militaires perpignanais encore debout, avec le Castillet. Un palais royal sans roi, une lignée oubliée, touchée par le Voile, garde un droit dynastique sur ce royaume disparu depuis cinq siècles, et c'est un instrument politique commode pour qui cherche à peser dans le Grand Jeu.

Au VIII^e **Otger Cataló**, dernier survivant d'une déroute contre les Maures, rassemble neuf barons devant la Vierge noire de Montgrony et leur fait jurer de reconquérir la terre catalane : les seigneurs d'Alamany-Cervelló, d'Anglesola, de Cervera, d'Erill, de Montcada, de Pinós, de Ribelles, et **Hug de Mataplana**, qui n'est autre que



le **comte Arnau**. Leur serment est un pacte bien plus ancien que le simple courage militaire. Une même main ensanglantée trace ensuite les quatre barres d'or et de sang sur le bouclier du comte **Guifré le Velu** : ce sont les armes de la Catalogne.

Un ordre discret, héritier autoproclamé des Neuf Barons, a choisi le palais désert comme lieu de réunion.

La lignée qui tient vraiment le palais ne s'est jamais éteinte.



Quand le royaume de Majorque se dissout dans la couronne d'Aragon en 1344, le dernier gouverneur refuse la nouvelle, et il la refuse si bien qu'il ne meurt pas non plus. La *cour unseelie* trouve en lui, et dans la poignée de nobles restés fidèles autour de lui, exactement ce qu'elle cherche : une noblesse dépossédée, affamée d'une revanche qu'elle n'obtiendra jamais. Elle ne les a pas faits ce qu'ils sont, elle s'est contentée de les trouver tout prêts et de les protéger depuis. Le gouverneur et sa suite sont des Vampires. Ils boivent, et ils le font depuis 1344.

Deux autres comtes catalans ont connu le même sort avant eux, l'un ambassadeur mordu aux Carpates lors d'une mission diplomatique pour le roi Jacques, l'autre mort puis revenu séduire les filles des environs de son château de l'Empordà.

Hug de Mataplana, seigneur tyrannique donné pour mort au XIV^e siècle pour n'avoir payé ni ses vassaux ni ses dettes, condamné depuis à chevaucher les nuits des morts avec sa meute de chiens hurlants, est le neuvième baron lui-même. Son testament date de 1353, neuf ans à peine après la chute du royaume de Majorque : lui et le dernier gouverneur sont de la même génération, pris dans le même effondrement, chacun puni à sa manière pour une parole rompue. La baronie de Mataplana ne lui survit guère : en 1373, faute d'héritier direct, elle est vendue aux Pinós, l'une des huit autres maisons du serment, ce qui fait de cette famille l'héritière matérielle d'une lignée que tout le monde préfère maudite plutôt qu'éteinte.



Les huit autres maisons se sont d'ailleurs si bien mariées entre elles et avec le reste de la noblesse catalane au fil des siècles que, en 1870, prétendre descendre des Neuf Barons est moins une question de nom de famille que de choix : l'ordre discret qui se réunit au palais désert recrute sur cette base, pas sur un arbre généalogique qu'il faudrait vérifier notaire en main. Tous ceux qui en sont savent ce qui arrive à un baron qui trahit son serment. Depuis quelques années, on raconte que la chasse du neuvième baron s'étend plus loin qu'avant certaines nuits d'automne, jusqu'aux abords du Vallespir.

En 1415, le roi Ferdinand I^{er} d'Aragon convoque au palais de Majorque de Perpignan une rencontre destinée à résoudre le Grand Schisme d'Occident, qui déchire l'Église depuis près de quarante ans entre trois papes rivaux. Sigismond de Luxembourg y vient, Benoît XIII, aussi, entêté au point de fuir peu après à Peníscola plutôt que de céder. Saint Vincent Ferrier, dominicain, est du voyage, appelé par le roi lui-même. Ce qu'il voit ou apprend au palais cette année-là, personne ne l'a jamais couché sur le papier. Ce qu'on sait, c'est qu'il fonde l'année suivante, le 11 octobre 1416, la Confrérie du Saint Sang, recrutée d'abord parmi les Jardiniers et les Tisserands du quartier Saint-Jacques de Perpignan, avec pour mission officielle d'accompagner les condamnés à mort jusqu'au supplice et de réconforter leur âme.

En Espagne, l'Inquisition n'a jamais été le tribunal méthodique qu'on imagine : rendue folle en 1521 par un sort aztèque jeté en représailles d'un sortilège d'extermination templier, elle a condamné des innocents comme sorciers avec la même fureur aveugle.

Parmi ces innocents, se trouvaient parfois des Vampires, pris pour des sorciers ordinaires et promis au même bûcher. Accompagner un condamné jusqu'au bout sans jamais préciser jusqu'où va ce bout, c'est très exactement ce que la confrérie de Vincent Ferrier a toujours su faire de mieux. Plus d'un Vampire ainsi confondu a trouvé, dans la robe rouge et la cagoule d'un pénitent de la Sanch, davantage qu'un réconfort spirituel. Depuis, et sans jamais que ça se voie, certaines lignées vampiriques soutiennent la confrérie en retour, en biens, en silences achetés, en protections.



Depuis 1416, la **Confrérie de la Sanch** processionne chaque Vendredi saint dans le centre historique, en robes rouge sang et noires, portant le Christ mort. Son tracé, immuable ou presque depuis quatre siècles et demi, ferme un cercle exact autour de la cathédrale, de Saint-Jacques et de la Loge de mer, et s'arrête avant la colline du palais. Ce que la confrérie protège vraiment, au bout du compte, ce ne sont pas des individus mais des passages : des endroits où le Voile se déchire assez pour qu'on puisse le franchir, comme celui que la cour du palais garde depuis 1344.

Les bruixes du Costabona

Les *bruixes*, sorcières catalanes, sont d'abord des guérisseuses et des conseillères des communautés de montagne, avant que le christianisme et les tensions du Moyen Âge ne les diabolisent.



Elles payent cette réputation d'un long XV^e-XVII^e siècle de procès et de bûchers, sur le modèle de ceux que mène **Pierre de Lancre** en Labourd en 1609. La *bruixa* de Carançà, dans les gorges du même nom, déclenche des orages et guérit les malades selon l'humeur du jour et le prix qu'on lui offre. Les sabbats se tiennent sur le Pic de la Dona et sur le Pic del Costabona.

Ce dernier sommet n'est pas choisi au hasard : c'est là que se trouvent, jusqu'au XIX^e siècle, les gisements qui alimentent les bijouteries de Perpignan en grenat.

Une *bruixa* qui négocie avec la cour du palais, ou qui la combat, selon les années et les prix, tient entre ses mains la source même des pierres qu'on façonne ensuite dans les ateliers de bijoutiers de la ville.

La Loge de mer, tribunal, théâtre et loge maçonnique



Bâtie à partir de 1397, achevée par sa balustrade en 1439, agrandie en 1540 sous **Charles Quint**, la Loge de mer fut le siège du consulat de mer créé en 1388, tribunal de commerce maritime de la ville. Au XVIII^e siècle, le maréchal de Mailly, commandant en chef du Roussillon et figure marquante de la franc-maçonnerie catalane, la transforme en théâtre et y donne bals et représentations. En 1870, le bâtiment sert de relais de poste depuis la Révolution. Il porte encore sa girouette en forme de navire et deux représentations sculptées de saint Jean-Baptiste marchant sur les flots, emblème du consulat.

En 1870, la Loge de mer est tenue par un pacte entre humains et un *drac*, un dragon roussillonnais qui n'a jamais prêté serment à aucune cour impériale et qui tient à ce que ça reste ainsi.

Le consulat de mer a disparu depuis 1751, mais son serment n'est jamais mort : marchands, thaumaturges et un dragon sous apparence humaine continuent de négocier sous le même toit les usages de la Méditerranée, à l'abri du bureau de poste qui occupe officiellement les lieux. Un Dragon vivant incognito sur le sol français serait un événement diplomatique de première grandeur s'il venait à être découvert, et c'est précisément pour cette raison que la couverture est si soigneusement entretenue. L'héritage maçonnique de Mailly fournit l'alibi : la cabale qui siège à la Loge de mer se présente comme une loge fraternelle ordinaire, sœur cadette ou rivale de la Fraternité des Illuminés de Bavière, alors qu'elle est en réalité le dernier vestige vivant du consulat médiéval, et son secret le mieux gardé.

Le Castillet



Le Castillet est une prison sinistre en 1870, et elle l'est depuis que l'occupation de **Louis XI** en a fait une prison d'État : le cachot blanc en sous-sol du Grand Castillet, le cachot noir en sous-sol du Petit, la chambre où sont les fanatiques, la chambre où l'on donne la question avec ses instruments de supplice, la chambre des galériens, celle où l'on enferme les femmes.

Dans le mur du Petit Castillet, à gauche de la statue de la Vierge, une fenêtre est bouchée depuis les négociations de paix avec l'Espagne, derrière une porte de bois doublée de lames de fer.

La légende raconte que l'enfant scellé derrière cette pierre blanche était le Dauphin de France lui-même, livré en secret aux commissaires de la Convention comme condition préalable à la paix, mort pendant les pourparlers, enterré ici dans le silence.

La légende ne ment que sur un point : ce n'est pas un enfant qui est enfermé là, ni jamais qui en était un. C'est un *changelin*, un *minairon* laissé au berceau à la place d'un nourrisson volé, démasqué trop tard pour qu'on rende l'enfant, et scellé derrière des lames de fer précisément parce que c'est la seule chose qui le retienne vraiment.

Il porte depuis le silence et le nom d'un prince mort, et s'en sert pour tourmenter geôliers et prisonniers. Ceux qui donnent la question dans la chambre du dessus l'entendent pleurer de l'autre côté du mur les nuits sans lune, et plus d'un garde jure avoir vu, à la lueur d'une chandelle, un visage d'enfant l'observer par une fissure qui n'existait pas la veille.

La dame blanche du Canigou



Le Canigou domine tout le Roussillon, visible depuis les remparts de Perpignan par temps clair, montagne sacrée des Catalans où saint Guillem de Combrete s'est retiré en ermite après y avoir terrassé un *drac*. Un autre dragon s'envole d'un lac sommital en 1285, sous les yeux du roi Pierre III d'Aragon monté au sommet, et rien ne prouve qu'il ne s'agissait pas du même.

Les Pyrénées ont leurs dames blanches, spectres féminins qui hantent grottes et sources, tantôt protectrices, tantôt funestes : celle de Montségur pleure **Esclarmonde de Foix**, celle d'Aubinya veille sur l'indépendance andorrane depuis une tour au-dessus de Sant Julià de Lòria.

Le Canigou a la sienne, moins connue, qu'on n'aperçoit que les nuits où la flamme traditionnelle du solstice s'allume sur les hauteurs. Elle protège moins un peuple qu'une frontière, celle-là même que les personnages traversent chaque fois qu'ils quittent la France pour l'Espagne décadente. Elle ne s'oppose à personne en particulier. Elle observe seulement qui passe, et elle se souvient de tout.

Les *simiots* du Vallespir

À une quarantaine de kilomètres de Perpignan, dans la vallée du Tech, les *simiots* hantent encore la région d'Arles-sur-Tech, créatures démoniaques à mi-chemin du singe et du gorille. Les reliques des saints Abdon et Sennen les chassent une première fois ; ils réapparaissent en 1465 près de Montbolo, invoqués par deux sorcières pour lever une tempête, avant d'être repoussés une seconde fois par ces mêmes reliques. Leur trace reste sculptée sur les façades romanes de Sorède et d'Arles.



Les *simiots* sont l'inverse exact des *minairons* de la manufacture Bardou (voir plus bas) : là où les seconds redoutent le fer, les premiers redoutent l'or et l'argent des reliquaires, ce qui en fait des adversaires idéaux pour toute intrigue mêlant l'Église, la sorcellerie de village et l'arrière-pays montagnard. Une cabale *unseelie* assez habile trouverait dans le Vallespir un contingent tout prêt, moyennant quelques promesses et l'assurance qu'aucun reliquaire ne traînera sur le champ de bataille.

La caserne Saint-Jacques, la frontière fortifiée



Construite à partir de 1686 sur proposition de l'ingénieur François Rousselot, dans le cadre du renforcement vaubanien du front Saint-Jacques, la caserne pouvait loger jusqu'à 800 hommes et 160 chevaux selon un mémoire de 1718.

Une garnison de ce calibre est un point d'ancrage discret pour une compagnie de Grande Science française chargée de surveiller la frontière espagnole sans en faire un enjeu militaire de premier plan. Perpignan reste une ville de garnison plutôt qu'une forteresse de choc, ce qui laisse toute la place à l'intrigue plutôt qu'à la bataille rangée.

La manufacture Bardou, le fer froid et le Menu Peuple

Jean Bardou dépose en 1849 le brevet du papier à cigarette JOB avec son fils Joseph. À sa mort en 1852, la marque est rachetée aux enchères par son autre fils Pierre, qui installe sa fabrication au 18 rue Saint-Sauveur. Le bâtiment est une véritable manufacture depuis 1861, employant déjà quatre-vingts ouvriers cette année-là ; un atelier de lithographie et d'impression y est ajouté en 1865-1866. En 1870, l'affaire tourne donc depuis près d'une décennie et se mécanise à grande vitesse, portée par le contexte des grands travaux du canal de Suez (achevé fin 1869), dont **Joseph Bardou**, de son côté, exploite l'imaginaire oriental pour vendre son propre papier, celui de la maison Le Nil.



Les *minairons*, le petit peuple des maisons et des ateliers catalans et aragonais, rôdent encore autour de la manufacture en 1870, de moins en moins nombreux chaque année. Le roulage du papier à cigarette est un travail minutieux et répétitif, exactement le genre de tâche qu'ils accomplissent depuis toujours en échange du gîte et d'un peu de lait laissé au bord

d'une fenêtre.

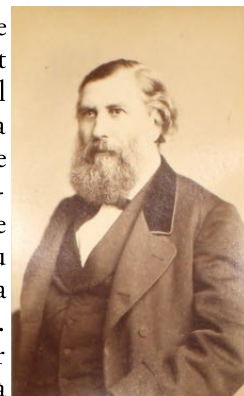
Les rouleuses et les presses à vapeur de Bardou font ce travail plus vite qu'eux, et le fer dont elles sont faites, en telles quantités, leur est hostile : la manufacture leur est tout simplement interdite. Ils perdent leur utilité en même temps que leur place, et un *minairo* sans tâche n'est pas un *minairo* triste, c'est un *minairo* dangereux : celui qu'on prive de travail sans le renvoyer proprement finit par tuer.

Une main-d'œuvre humaine nombreuse, surtout féminine chez Bardou, prend leur place, et le patron presse la cadence sans se soucier de ce qu'il chasse ni de ce que ça pourrait lui coûter. De quoi bâtir une enquête ou un mouvement de contestation où l'intérêt économique, social et faïrique s'emmêlent, avec un vrai risque au bout si personne ne s'en aperçoit à temps.



Francs-maçons, journaux et sociétés discrètes

Lazare Escarguel, maire de Perpignan depuis 1870, sénateur et administrateur du journal *L'Indépendant*, est initié en 1866 à la loge des Amis de la Parfaite Union. Le lien entre franc-maçonnerie et vie publique roussillonnaise remonte au moins au maréchal de Mailly et à ses bals à la Loge de mer, au XVIII^e siècle. *L'Indépendant*, fondé en 1846 par des opposants républicains, est déjà bien installé en 1870.



La loge des Amis de la Parfaite Union est une cabale thaumaturgique discrète, sœur cadette de la Fraternité des Illuminés de Bavière. *L'Indépendant* est la caisse de résonance publique du Grand Jeu local, rumeurs, dépêches codées, petites annonces à double sens. Escarguel lui-même, maire en exercice à la date exacte de la campagne, est le point de contact politique de quiconque cherche un appui officiel.

Le grenat de Perpignan et le bijou sang et or

Le grenat, la pierre brute qu'on extrait des petits gisements du massif du Costabona, ce même sommet où les *bruixes* tiennent sabbat, même si la tradition populaire préfère la faire venir du Canigou tout proche, montagne sacrée à laquelle le Costabona lui-même s'incline, est un repoussoir pour les *Faës* depuis toujours. C'est le fer qu'il contient, le même métal qui interdit aux *minairons* l'atelier de la manufacture Bardou. La pierre seule n'intéresse que les mineurs et les *bruixes* qui la croisent en montagne.

Le bijou, lui, est autre chose, et il est tout jeune. Les premiers bijoux en grenat de Perpignan, sertis dans l'or à 750 millièmes selon la taille Perpignan, à facettes sur le dessus et plat en dessous, apparaissent en 1870. Ce n'est pas une coïncidence de date : la même année où les presses à vapeur de la manufacture Bardou chassent les derniers *minairons* de la rue Saint-Sauveur, et où ces mêmes *minairons*, désœuvrés, deviennent exactement ce que dit la légende, dangereux, les Perpignanaïses qui en ont les moyens se mettent à porter du grenat contre la peau.

Une ville entière qui se met à porter du fer sur elle au moment précis où elle mécanise ses ateliers n'est pas en train de faire de la joaillerie par hasard. Les *gojes* de Mirmanda l'ont remarqué. La cour du palais aussi. Ni les unes ni l'autre ne savent encore s'il s'agit d'une mode passagère ou du début de quelque chose de plus grand : le moment où le Roussillon catalan, cinq siècles de couronnes perdues et de cours qui ne meurent jamais, commence à se demander s'il a les moyens de s'affranchir de tout ça.

Une accroche de campagne, si vous en voulez une clé en main

Sur le chantier de fouilles de Ruscino, un ouvrier a disparu, la même nuit où le contremaître de la manufacture Bardou a retrouvé son atelier de lithographie saccagé, les presses tordues comme du papier. Aucun outil n'a servi à ça.

Le contremaître, comme la plupart des Perpignanais qui ont de quoi se le payer, portait depuis peu un grenat contre les *minairons* désœuvrés, et cette nuit-là, il l'a perdu, ou on le lui a arraché : on ne l'a jamais retrouvé sur lui, seulement une pierre bien trop ancienne pour venir du pic de Costabonne, qui ressemble à s'y méprendre à celles qu'on prête à la légende des quatre barres.

La Loge de mer s'agite discrètement, et le *drac* qui la tient n'a plus mis les pieds dehors depuis trois jours. L'Indépendant commence à recevoir des lettres anonymes évoquant une couronne enterrée, tandis qu'un fermier du Vallespir jure avoir vu, une nuit sans lune, une silhouette simiesque rôder près d'une chapelle qui n'a plus de reliques depuis longtemps.

Depuis la frontière, des agents d'un empire espagnol à bout de souffle observent la situation avec un intérêt qui n'a rien de commercial. Au palais, la cour du dernier gouverneur regarde tout ça avec un intérêt qu'elle ne montre presque jamais, ce qui, pour elle, est déjà un signe. À Mirmanda, on ne dit rien du tout, ce qui, pour des *gojes*, est déjà beaucoup dire.

De quoi lancer une chronique en trois ou quatre séances, avant que les joueurs ne décident eux-mêmes où creuser.